

Sport et relations internationales : un nouveau levier de puissance ?

Judicaël GNANGUI

Chercheure, Littérature, Critique littéraire et
écriture infantile
IRSH/CENAREST
judicaelgnangui@yahoo.com

Davy NZOGHE

Doctorant, Géopolitique du sport
Université Omar Bongo (UOB)

RESUME

Les Relations Internationales sont avant tout des capacités d'action sur la scène internationale. Elles sont souvent définies comme le moyen d'imposer sa volonté à un autre acteur. A côté de ces caractéristiques anciennes, Nye a établi, au début des années 1990, une distinction devenue classique entre *hard* et *soft power*. Etant donné que la puissance est devenue multiforme, elle a de nombreux facteurs et multiple combinaisons. Les formes, les critères, les conditions d'exercice de la puissance ont évolué au fil du temps mais ils restent profondément au cœur des relations internationales. En quoi le sport est-il un nouveau levier de puissance mondiale ? Nous postulons que, le sport est devenu un nouveau terrain d'affrontement pacifique et d'existence aux yeux des autres nations. C'est aussi un élément essentiel du regroupement d'un Etat et plus largement de tous les acteurs qui se bousculent pour promouvoir leur identité.

MOTS-CLES : Sport, Relations internationales, puissance, rivalité, identité.

ABSTRACT

International Relations are above all capacities for action on the international scene. They are often defined as the means of imposing one's will on another actor. Alongside these old characteristics, Joe Nye established, in the early 1990s, a now classic distinction between *hard* and *soft power*. Since power has become multifaceted, it has many factors and multiple combinations. The forms, criteria, and conditions for exercising power have evolved over time but they remain deeply at the heart of international relations. How is sport a new lever of global power ? In this way, sport has become a new ground for peaceful confrontation and existence in the eyes of other nations. It is also an essential element of the regrouping of a State and more broadly of all the actors who jostle to promote their identity.

KEYWORDS : Sport, International Relations, power, rivalry, identity.

INTRODUCTION

« Le baron Pierre de Coubertin et ses différents successeurs n'ont eu de cesse de réaffirmer le caractère strictement apolitique des Jeux. Le sport, selon eux doit être au-dessus de la mêlée politique et être neutre. Cela n'a jamais été le cas, et ce n'est tout simplement pas possible. » (Boniface & Verschueren, 2012 : 9). Au-delà des affirmations sur l'apolitisme du sport, les événements historiques ont un impact géopolitique majeur. Tout simplement parce que, le sport lui-même baigne dans un océan d'hypocrisie. Par exemple, le choix des villes hôtes, des nations participantes ou exclues est le résultat des savants dosages géostratégiques. Très vite, les participants vont représenter leur nation et donc prolonger sur les stades les rivalités géopolitiques. La visibilité drainante des compétitions, leur hypermédiation leur donne un impact politique formidable. Il est tentant de s'en servir pour faire passer un message face au monde, réuni pour l'occasion. Pour ainsi dire que le sport s'est transformé en un instrument de *soft power*, cette puissance douce qui est devenue la forme nouvelle et subtile du pouvoir. Chaque Etat tente d'attirer l'attention, le respect et la sympathie des autres nations grâce à ses champions qui sont devenus de véritables stars internationales, connues et admirées sur les cinq continents. Des icônes vivantes du village mondial qu'est aujourd'hui la planète avec l'essor des technologies de la communication et de l'information.

Dans un monde où le concept de puissance régit encore les relations internationales, mais qui a vu cette définition très largement modifiée par rapport au siècle précédent, le sport est devenu un élément essentiel du rayonnement d'un Etat et plus largement de tous les acteurs qui veulent la visibilité de leur pays. Cela peut être le lien étroit entre le sport et les relations internationales. C'est pourquoi Machiavel ne pensait pas si bien dire qu'il vaut mieux pour un Prince être craint qu'être aimé. Cela n'est plus vrai aujourd'hui. Bien sûr pour le prince, le président, le chef d'Etat, l'entité qu'il dirige ne doit pas être méprisée ou sous-évaluée, même si cela peut réserver de très mauvaises surprises au rival qui ferait cette dernière erreur. Mais il est plus profitable, plus confortable, d'être aimé que d'être craint aujourd'hui. Etre craint oblige à des rapports de contraintes permanentes qui peuvent s'avérer usants et épuisants. Ils obligent à fournir une énergie qui pourrait être plus avantageusement utilisée. De surcroît, ce n'est pas fiable sur le long terme. Etre aimé permet une suprématie acceptée et donc durable. Le sport est devenu un élément essentiel de cette affection sur le plan international. L'exploit sportif, le rayonnement d'un champion ou d'une équipe permet de susciter l'admiration et le respect au-delà des loyautés purement nationales.

Le sport tient désormais dans l'espace public international une place sans commune mesure avec celle occupée dans le passé. « C'est pourquoi Malraux avait tort. Le XXI^e siècle ne sera pas religieux avant tout : il sera sportif »³⁵. Nous sommes entrés dans l'ère du sport mondialisé. Le sport est devenu le nouveau terrain d'affrontement pacifique et régulé des Etats et possède un fort pouvoir d'attraction sur les fans du monde entier,

³⁵ André Malraux n'a en fait jamais prononcé « le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. » Il a déclaré dans *l'Express* du 21 mai 1955 : « Je pense que la tâche du prochain siècle, en face de la plus terrible menace qu'ait connue l'humanité, va être d'y intégrer les dieux. » Puis dans une interview accordée à *Le Point*, le 10 novembre 1975, « Vous savez, (...) je n'ai jamais dit cela, bien entendu car je n'en sais rien. Ce que je dis est plus incertain. Je n'exclus pas la possibilité d'un événement spirituel à l'échelle planétaire. »

touchant directement la vie de chacun au travers d'une intense médiatisation de ces événements majeurs. L'objectif de notre étude vise à débusquer certains enjeux qui sont au centre de cette réflexion. Parmi les questions soulevées par cette problématique liée au sport, figurent : Que peut-on dire du sport dans les relations internationales ? Devant le tapage médiatique du monde, la discrimination de race, la religion, l'ethnique ou la culturel, le sport peut-il se résoudre à ne rien voir et à ne pas en parler ? Comment certains Etats utilisent-ils le sport comme levier de leur politique d'influence sur la scène internationale ? Notre hypothèse nous amène à comprendre que la multiplication d'acteurs internationaux non-sportifs qui s'emparent du sport comme moyen d'action et la place de plus en plus importante occupée par les instances internationales seront l'objet de cet examen. Et que le sport devient une puissance douce pour s'affirmer aux yeux du monde. Le rayonnement d'une Nation peut désormais se faire à travers ses prestations sportives. Il est enfin un vecteur de paix universelle.

Une démarche historiciste nous permettra de mieux appréhender la portée d'un tel sujet. Sans borne temporelle, il sera question de voir avec un auteur comme Pascal Boniface comment le rapport entre le sport et les relations internationales a évolué au fil des années et comment les événements sportifs ont changé la vision du monde. Il était donc difficile de limiter ce travail dans une temporalité précise au vu de nombreux événements sportifs qui émaillent la planète depuis les années trente à nos jours. Cette postulation décline notre argumentaire sur un canevas en deux temps consistant, dans le premier à démontrer comment le sport est utilisé en tant qu'instrument des relations internationales et comme outil d'affirmation des spécificités identitaires. Dans un second d'esquisser un tour d'horizon sur la question du sport et proposer une réflexion sur son rôle au-delà des frontières. C'est-à-dire voir comment le sport agit culturellement sur la scène internationale.

1. LE SPORT, NOUVELLE CAISSE DE RESONNANCE DES RELATIONS INTERNATIONALES

On peut objecter que l'instrumentalisation des compétitions sportives pour servir le prestige ou la propagande d'un pays n'est pas un phénomène nouveau. L'Allemagne nazie n'avait-elle pas utilisée le pouvoir du sport à l'occasion des Jeux Olympiques (JO) de Berlin de 1936 ? Ou les Etats-Unis et l'URSS qui comptaient sur leurs médailles pour prouver la supériorité de leur modèle ? Ou Nelson Mandela qui tout juste après la fin de l'Apartheid, s'est servi de la Coupe du monde de rugby pour promouvoir l'unité du pays. Certes, mais la globalisation et l'importance donnée au sport par les médias ont fait de lui un élément de puissance d'un Etat.

1.1. Le sport comme moyen d'expression

Les relations internationales sont avant tout des rapports de puissance. La puissance représente la capacité d'action des acteurs sur la scène internationale. Dans les théories classiques, elle est souvent définie comme le moyen d'imposer sa volonté à un autre acteur. Aron (1962) définit la puissance comme la capacité d'imposer sa volonté aux autres. L'américain Morgenthau (1948 : 445), un autre grand auteur des relations

internationales, considère que « la politique internationale est, comme toute politique, une lutte pour le pouvoir. Quelles que soient ses finalités ultimes, le but immédiat est toujours la puissance ». Ces critères de puissance sont nombreux et variés.

Que vient faire le sport dans tout cela ? Est-ce vraiment un moyen d'expression ? Il est vrai que le sport n'est pas sans relations historiques. Que les régimes tentent d'instrumentaliser les grands événements sportifs à leur profit est indéniable. Ces compétitions sont l'occasion de faire passer certains messages à l'ensemble de la planète qui des années après font partie de l'histoire. On nous rabâche sans cesse les oreilles avec l'exemple des Jeux Olympiques de Mexico en 1968³⁶. Mais faisons un bref historique de cette période qui est riche en événements : le pasteur Martin Luther est assassiné le 4 avril et Bob Kennedy le 6 juin. Le 20 août, les chars soviétiques pénètrent dans Prague pour mettre fin au printemps de Prague et à la tentative de créer « un socialisme à visage humain ». Par ailleurs, la guerre du Vietnam fait rage pendant qu'un conflit au Nigeria provoque un véritable génocide dans la région du Biafra. Parallèlement, des contestations sociales sont entendues dans une grande partie du monde occidental, notamment en France où le mouvement est appelé « mai 68 »³⁷. Malgré ces guerres fratricides de par le monde, la même année, nous avons assisté à l'ouverture sous la protection de l'armée suite au massacre, des Jeux de Mexico. Ils se poursuivent par des gestes de protestation exécutés contre la ségrégation raciale en vigueur aux Etats-Unis. Ces Jeux d'été offrent une tribune d'expression aux athlètes américains sympathisants des *Black Panthers*, mouvement afro-américain formé en 1966.

Au moment de l'hymne national américain, les sprinteurs noirs américains Tommie Smith et John Carlos, respectivement premier et troisième sur le podium olympique après le 200m, baissent les yeux et lèvent vers le ciel et leurs poings gantés de noir sur le podium lors de l'hymne national américain. Face à ce geste interprété comme la marque de leur soutien aux *Black Panthers* et au *Black Power*, ils sont suspendus et exclus à vie des Jeux Olympiques par le Comité International Olympique (CIO). La photo du podium a fait le tour du monde et restera comme une des images les plus fortes de l'histoire des Jeux Olympique. D'autres moyens de contestation utilisés ne sont pas aussi pacifiques que le geste des deux américains.

En effet, aux Jeux de Munich de 1972, un groupe armé palestinien prend en otage et exécute des athlètes israéliens. Cet événement renforce l'attention accordée à la menace terroriste, au Mossad dans sa stratégie d'élimination systématique de tout commando et les enjeux du conflit israélo-palestinien. Dans la Lybie de Kadhafi où l'on ne pouvait pas exprimer son opposition au régime, les habitants de Benghazi avaient trouvé un moyen de le faire en soutenant leur club de football contre celui de la capitale dirigé par le troisième fils du guide lybien Saadi Kadhafi. En 2001, un match entre les deux équipes est arbitré de façon très visible en faveur du club de Tripoli. Les spectateurs manifestèrent leur mécontentement, saccagèrent les locaux de la Fédération nationale, présidée par le fils Kadhafi. La répression fut terrible³⁸. En Egypte, sous Moubarak, les deux seuls

³⁶ Ces jeux de 1968, les premiers organisés dans un pays en voie de développement, furent fortement marqués par les événements politiques. Ouverts sous la protection de l'armée à la suite du massacre de Tlatelolco au cours duquel des étudiants furent tués par la police et l'armée mexicaine, ils se poursuivirent par des gestes de protestation d'athlètes afro-américains contre la ségrégation raciale aux Etats-Unis.

³⁷ Mai 68 rappelle la révolte des étudiants née du malaise latent au sein de l'Université française.

³⁸ *Le Figaro*, le 20 mai 2011, p.13.

espaces de friction politique étaient la mosquée et le stade. Lors d'une grande manifestation sur la place Tahrir, le 2 février 2011, appelée « la bataille du chameau » alors que les forces de sécurité du régime chargeaient des manifestants à dos de dromadaire, les supporters du club de football, Al Ahly, s'alliaient avec leurs rivaux Zamālek pour faire obstacle aux forces répressives (Filui : 2012).

En Algérie « les gradins du football » sont un espace privilégié pour la libre expression des jeunes gens en colère, ceux que le régime craint le plus. Des milliers de policiers surveillent le match mais le nombre protège les fans³⁹. Plus récemment, lors de la Coupe d'Afrique des Nations de Football de 2010 en Angola, les forces de libération de l'Etat de Cabinda ont attaqué le bus qui transportait l'équipe de football du Togo pour réclamer la libération du territoire occupé illégalement par l'Angola selon les rebelles. Cet incident tragique fera une victime et neufs blessés. Mais ces événements n'ont pas terni les images positives du monde. Ainsi, la Coupe du monde de rugby en 1995 organisée en Afrique du Sud montrera à l'univers entier l'abolition de la politique de l'Apartheid.

Au finish, toutes ces manifestations sur les espaces sportifs avaient pour objectif de passer un message auprès des Nations étrangères qui ne vivent pas les réalités des faits décriés. Le sport semble être le moyen le plus efficace pour faire passer une opinion sans bavure et sans violence. Au plan international, cela permet de redorer l'image de certains pays catégorisés comme tyrans. Quel apport sur le plan politique ?

1.2. Le sport et les enjeux politiques

Véritable arme d'opposition et outil de propagande implacable, le sport est un indicateur des relations internationales entre les pays et les cultures, et il participe à la construction de ces rapports, qu'ils soient pacifiques ou conflictuels. Pour ainsi dire que le sport devient un véritable « Opium du peuple », « du pain et les jeux » sont les deux formules qui reviennent en boucle chez les comptenteurs du sport. Ils auraient, selon eux, un rôle qui, loin d'être positif, contribue à asservir les foules. Le sport serait l'anesthésiant des revendications politiques.

Selon le site Geolinks⁴⁰, les événements sportifs ont suivi et participé à l'histoire notamment au XXe siècle. En effet, en 1969 l'inégale répartition des terres et l'instrumentalisation du nationalisme donnent lieu à la « Guerre des cent heures » dites « Guerre du football » entre le Honduras et le Salvador à l'occasion des matches de qualification pour la Coupe du monde de 1970. Des troubles éclatent à la frontière et une bombe lâchée par le Salvador dix jours plus tard déclenche une guerre de 100 heures qui fera 2000 morts et des milliers de blessés. 50000 personnes perdent terres et maisons. De plus, pendant les guerres mondiales, les J.O de 1916, 1940 et 1944 n'ont pas eu lieu. Ceux de 1936 à Berlin ont permis à Hitler de montrer la supériorité du nazisme et de « la race aryennes ». Il faut remarquer que le sport tient une place importante dans l'idéologie nazie. La promotion du mythe de la supériorité raciale allemande passait par les prouesses physiques et les exploits sportifs. A une époque où le sport demeure majoritairement amateur, les athlètes allemands, militaires sont préparés depuis deux ans. L'Allemagne, première nation, remporte 56 médailles d'or et

³⁹ *The Economist*, le 26 mai 2012.

⁴⁰ <https://geolinks.fr/grands-enjeux/le-sport-et-lesrelations-internationales/> du 06/03/23 à 20h40.

prouve sa puissance malgré les quatre médailles d'or de l'athlète noir américain Jesse Owens. En Espagne, le 18 février 1936, le Front populaire (rassemblant les partis de gauche) gagne les élections. Droite et gauche s'opposent et se radicalisent alors. Dans la nuit du 18 au 19 juillet, le général Franco fait un coup d'Etat militaire : c'est la guerre civile espagnole, « répétition » de la seconde Guerre mondiale, opposant et dictatures s'affrontent. L'Allemagne nazie et l'Italie fasciste aident la rébellion militaire de Franco, et l'URSS le camp républicain, mais les démocraties occidentales, en vertu d'une politique de non-ingérence, n'interviennent pas. Des volontaires viennent combattre le fascisme dans des « brigades internationales ». Le camp républicain, affaibli et divisé est vaincu. Les premiers coups de feu avec les Républicains éclatent à Barcelone en juillet 1936, au moment même où devaient s'ouvrir les contre Jeux olympiques, les « olympiades populaires » présentées comme les « contre J.O. nazis » de Berlin, que voulaient organiser des forces politiques de gauche. Le programme avait été annoncé en mai. Tous les sportifs pouvaient participer soit individuellement, soit délégués par leur club ou leur fédération, sans passer par les Comités olympiques nationaux. Dans les hôtels, certains sportifs croient qu'il s'agit de feux d'artifice en l'honneur des olympiades. Certains vont prendre part au combat et vont même être tués ou blessés. Le 20 juillet, les Républicains ont repris le contrôle de la ville, mais les jeux ne pourront avoir lieu car les troubles secouent l'ensemble du pays. Tout ceci montre en tous les cas que les Républicains espagnols voulaient utiliser le sport à des fins politiques et justement en faire un contre-exemple face à ceux de Berlin. Le sport était aussi bien dans l'Espagne révolutionnaire que dans l'Allemagne nazie. Plus tard, lors de la guerre froide, le sport s'est érigé en instrument pour la contestation des deux blocs. Le boycott d'une cinquantaine d'Etats dont les Etats-Unis aux J.O de Moscou en 1980 suite à l'invasion de l'Afghanistan en 1979 puis le boycott par une quinzaine de pays communistes dont l'URSS des J.O de Los Angeles contribue à geler les relations de deux superpuissances pendant huit ans. Le boycott a été beaucoup utilisé comme forme de contestation pour faire part d'une désapprobation à l'égard d'un régime politique ou de l'actualité internationale. C'est le cas lors des JO de 1956 où l'Italie, l'Egypte, l'Irak et le Liban ne participent pas à la compétition olympique en réponse à la crise de Suez. Mais aussi à Montréal en 1976 où 28 nations africaines protestant contre la présence de la Nouvelle-Zélande après avoir envoyé son équipe de rugby participer à une tournée en Afrique du Sud toujours sous le régime d'Apartheid. Néanmoins, le sport contribue parallèlement à rétablir des relations diplomatiques qui avaient été gelées comme l'illustrent dès la Guerre froide, la « diplomatie du ping-pong » en 1971 quand l'équipe américaine de ping-pong se rend en Chine et trouve la voie à un renouveau dans les relations sino-américaines lors de la visite de Nixon en Chine en 1972. Il en va de même pour la « diplomatie du cricket » entre l'Inde et le Pakistan, utilisée par exemple pour reprendre les relations diplomatiques entre les deux pays en 1978. C'est aussi le cas en Europe où en football, Israël et la Turquie participent aux compétitions européennes comme la ligue des champions ou l'Euro.

1.3. Sport comme stratégie de légitimité

Le sport est de plus en plus utilisé par les Etats comme une stratégie de légitimité grâce à des actions. C'est le cas des Jeux Olympiques de 1936 en Allemagne qui sont restés dans la mémoire collective comme le symbole de l'instrumentalisation du sport. De surcroît au service de la pire des causes, celle d'Hitler et du nazisme. L'accueil des sportifs du monde entier, loin d'être une ode à la paix, fut mis au service de l'exaltation de la grandeur du régime nazi et du triomphalisme personnel de son chef, Adolf Hitler, omniprésent. Le nazisme, qui magnifiait le culte de la personnalité, entendait montrer sa supériorité grâce aux Jeux Olympiques. A n'en point douter, Hitler a voulu récupérer à son profit les Jeux. En 1931, le CIO décide de confier les Jeux de 1936 à la République démocratique de Weimar. C'est un gage de confiance qui traduit l'apaisement international. C'est également la fin de l'intransigeance française face à l'Allemagne et la promesse d'une normalisation de leurs relations. La tenue de l'olympiade doit saluer la respectabilité retrouvée de l'Allemagne. Celle-ci est engagée dans un processus de normalisation de relations avec ses voisins. Elle se veut pacifique. Il s'agit également d'une forme de compensation puisque l'édition de 1916 prévue à Berlin avait été annulée pour cause de guerre. Hélas, la crise économique, politique et sociale va bouleverser la donne. Il va vouloir faire des Jeux une démonstration de la puissance allemande.

Alors que le régime nazi s'installe progressivement en Allemagne, l'édition olympique de 1936 constitue pour lui une double opportunité : assurer la promotion du régime en interne et le rayonnement de la puissance allemande à l'extérieur. Afin de dénoncer le nazisme et de lui refuser ce succès de prestige, de nombreux mouvements prônant le boycott des Jeux de Berlin apparaissent aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en France, en Suède, en Tchécoslovaquie et aux Pays-Bas. Un comité international pour le boycott des Jeux fascistes est créé : le Comité international pour le respect de l'idée olympique. En France, la nouvelle Fédération sportive de gauche lance un slogan : « Pas un sou, pas un homme pour les JO de Berlin ». Les journaux sportifs de l'époque y consacrent de nombreux articles : « La loi olympique est violée chaque jour, aucune garantie de liberté n'est accordée aux sportifs juifs et catholiques. Dans ces conditions, notre devoir, ainsi que celui de tous les hommes d'honneur, est de dénoncer vigoureusement les pratiques hitlériennes et de demander le transfert des Jeux dans un autre pays »⁴¹. Ces mouvements coïncident avec la stratégie du Front populaire mise en place dès 1934 par les gauches européennes, en particulier les gauches françaises et espagnoles, pour combattre la montée du fascisme en Italie, en Allemagne et en Espagne. En parallèle, Anvers, Prague et quelques autres villes tentent sans succès d'organiser des Jeux olympiques alternatifs.

Le débat sur la participation est particulièrement animé aux Etats-Unis. En 1935, Avery Brundage, président du comité national olympique américain effectue une visite à Berlin, sous étroite surveillance nazie. Les allemands lui ont affirmé que les Jeux olympiques étaient simplement un évènement sportif et qu'ils ne seraient pas utilisés pour promouvoir des points de vue politique. Brundage veut croire à ce discours d'apaisement et change son intention originelle de boycotter les Jeux olympiques. Jeremiah Mahoney, président de

⁴¹ *Le Sport*, du 9 octobre 1935.

l'Union des athlètes amateurs des Etats-Unis, insiste sur le fait que la discrimination raciale nazie viole l'esprit olympique et exprime son refus d'aller à Berlin. Brundage lui rétorque que la « politique ne devrait pas être amenée dans le sport ». Finalement, les Etats-Unis participent aux Jeux de Berlin et le président Roosevelt assiste même aux cérémonies, à une époque où les déplacements transatlantiques sont encore longs. La décision des Etats-Unis fait pencher la balance : les pays qui hésitaient encore décident eux aussi d'y participer. Ainsi, ce sont quarante-neuf pays qui vont concourir à ces Jeux olympiques, un nombre record. C'est aussi le cas de la Chine. Traditionnellement, le sport occupe une grande importance. Les arts martiaux et le tir à l'arc sont pratiqués, mais ce sont des moyens de combattre, pas faire un exercice physique. Après la prise du pouvoir en octobre 1949, par Mao Tsé-toung, à l'instar de ce qui se faisait dans les pays socialistes, la pratique sportive va être développée mais plus à des fins d'hygiène et de santé publique que de performances. Il s'agit d'avoir une population saine et productive, capable de développer le potentiel économique du pays, mais également grâce à la pratique du sport pour tous, y compris au sein des armées, d'avoir des soldats en état de défendre la patrie.

A côté de la recherche de performances pour faire briller le pays, le sport est également utilisé pour renforcer les relations politiques avec les régimes amis. Des compétitions internationales bilatérales et ne comprenant souvent qu'un seul sport sont régulièrement organisées avec d'autres pays communistes ou avec des pays non-alignés. Les sportifs chinois sont parfois invités à ne pas gagner pour satisfaire l'orgueil national du pays invité. Les pongistes chinois, lorsqu'ils ont rencontré leurs homologues américains ont joué le rôle, que nous avons évoqué, dans la diplomatie du ping-pong : un outil au service du rapprochement entre les deux puissances. Après la mort de Mao-Tsé-toung et l'arrivée au pouvoir de Ding Xiaoping, le sport, reflet de la politique, va lui aussi subir une grande évolution. De même que l'économie dirigée et autarcique laisse place à une économie ouverte, le sport qui n'a cessé de subir des restrictions, va devenir un moyen parmi d'autres pour la Chine de s'affirmer sur la scène internationale. Il doit, à l'avant des autres secteurs, être performant et montrer l'image d'une Chine qui réussit.

Boniface (2014) a fait une très belle analyse sur « La diplomatie sportive du Qatar » ces dernières années. Ainsi, il pense que le Qatar qui décide de se loger dans la niche sportive veut construire sa supériorité et sa légitimité sur la scène internationale. Il vit dans une zone stratégique tourmentée et dangereuse, fortement insécurisée. Pour cela, il doit relever les défis stratégiques des pays bien plus imposants que lui sur le plan démographique, territorial, économique et politique : l'Arabie Saoudite et l'Iran. Il a aussi été frappé par le syndrome Koweïtien. L'émir du Qatar a mis en pratique de façon la plus poussée le concept de *soft power*. Al Jazeera en est l'exemple le plus connu, mais parallèlement l'émir a voulu miser sur le sport pour faire connaître son pays, garantir sa souveraineté et donc, dans l'optique des dirigeants qataris, pour la protection que cela rapporte. Plus on parle du Qatar moins il peut être annexé ou mis en danger par ses puissants voisins. Et au final, il n'est pas certain que cela coûte plus cher que d'acheter des armes. Le Qatar a misé sur la diplomatie sportive pour se donner une protection au final plus sûre et moins coûteuse. Héberger la Coupe du monde, acheter le PSG, lancer *Belin Sport* coûtent cher, mais cela n'a pas de prix par rapport à la visibilité. En outre, les

Qataris ont une vision à long terme de leur intérêt national et de la pérennité de leur investissement. *BeIn Sport* n'est pas rentable pour le moment, mais les Qataris ne l'escomptent pas à court terme. L'avantage d'être riche, c'est de ne pas être en attente de retours immédiats. Cheikh Hamad Al-Thani a déclaré « Il est plus important d'être reconnu au Comité international olympique qu'à l'organisation des Nations unies. Tout le monde respecte les décisions du C.I.O. » (Boniface, *ibid.* : 153). Cela montre bien les raisons du choix stratégique de miser sur le sport. Al Mulla directeur de la communication d'un média en ligne qatari déclarait en 2003 « Le sport est le moyen le plus rapide de délivrer un message et d'assurer la promotion d'un pays. Quand on vous dit Proche-Orient, vous pensez tout de suite terroriste, pas vrai ? Et bien nos dirigeants veulent que le Qatar ait une bonne réputation. » Et le sport a contribué largement à ce que désormais, peu de gens ignorent l'existence du Qatar.

La plus grande réussite de la diplomatie sportive qatarie reste l'obtention de la Coupe du monde de football en 2022 selon Boniface. (2014 :155). C'est l'évènement le plus médiatisé au monde devant les Jeux Olympiques, et il consacre le sport le plus populaire. Attribuée par la FIFA en décembre 2010, il s'agit du premier méga-événement sportif (J.O ou Coupe du monde) qui aura lieu dans le monde arabe. Plus que jamais, le Qatar sera le porte-drapeau régional et pourra vanter son statut de figure de proue du monde arabe. Le Comité de candidature qatari était présidé par le fils de l'émir, Cheikh Mohammed bin Hamad bin Khalifa Al-Thani (devenu émir en succédant à son père qui a abdiqué en juin 2013), montrant l'implication politique dans cette stratégie sportive. Ce dernier a lancé la campagne en mai 2009 en soulignant l'opportunité pour le Qatar à travers ce tournoi « de rapprocher le monde arabe des mondes occidentaux »⁴²

L'extrême visibilité du Qatar a même suscité, notamment en France, un *Qatar bashing*. C'est un peu le revers de la médaille. Mais au final, le Qatar sort gagnant de son engagement. Il a dépassé le cercle des spécialistes en géopolitique. Il est désormais un acteur mondial qu'il n'est plus possible d'ignorer. Le PSG a signé une convention avec le Qatar Tourism Authority, pour un montant de 150 à 200 millions d'euros. Certains y ont vu un moyen de contournement le *fair play* financier mis en place par l'UEFA pour interdire les déficits. Les Qataris et les dirigeants du PSG répliquent qu'il s'agit de profiter de la visibilité du PSG pour attirer les touristes au Qatar et passer de 1,2 million de visiteurs par an (chiffre actuel) à 10 million d'ici 2022. Selon le directeur du PSG, Jean-Claude Blanc, le PSG est devenu « l'ambassadeur du Qatar »⁴³.

Mais il y a dans le sport, une partie que l'on ne pourra pas atteindre par des stratégies politiques, c'est la quintessence même du sport. L'émotion procurer par les exploits sportifs dépasse toutes les dérives et permet à un peuple de se fédérer. C'est le cas de la victoire de l'équipe de France en 1998 qui a uni le peuple français, pluriethnique sous un seul et même drapeau, une identité sans aucune intervention politique.

Et, Laurent Fabius avait bien compris d'un point de vue rationnel, qu'à l'heure du *soft power*, le sport a toute sa place dans le rayonnement d'un pays. La bataille pour l'image, la popularité, l'attractivité sont multiformes. Il ne s'agit pas seulement de se mettre en ordre de bataille afin de se lancer dans l'ambitieux projet de candidature pour les Jeux

⁴² <http://soccernet.espn.gocom/news/story?id=647154&sec=worldcup2010&cc=5739> du 13/03/2023.

⁴³ Nabil Ennasri, *L'observateur du Qatar*, du 30 octobre 2013.

olympiques de 2024, il s'agit de faire du sport, à côté d'autres instruments, un élément de valorisation et de notoriété positive pour la France. Cela regroupe des enjeux d'images et des enjeux économiques qui concernent aussi bien la construction d'infrastructures que le tourisme.

Dans son discours, il déclarait :

« Si nous voulons que la France réussisse et rayonne sur le plan sportif, il faut que nous mettions en place ce que nous avons appelé une diplomatie sportive. Cela a été fait jusqu'à présent de manière intuitive, cela sera désormais fait de manière organisée. Cela aidera le sport, ce qui est essentiel et cela permettra aux dirigeants sportifs français d'être encore plus présents au niveau international. Cela aura une incidence économique car le sport est à présent devenu une activité massive et cela contribuera à une certaine image de la France, ce qui pour moi, comme chef de la diplomatie, est essentiel. » (Boniface P., 2014 : 51)

Selon ses propres termes, la France est une nation de grands sportifs mais n'est pas encore reconnue comme une grande nation sportive. Il faut changer cette image et positionner ce pays comme une véritable puissance sportive dans une stratégie d'influence sur la scène internationale.

2. LE SPORT AU SERVICE DE LA DIPLOMATIE CULTURELLE

D'avantage centrée sur la culture, comme identité propre aux acteurs dans le cadre de la mondialisation, la diplomatie culturelle vise à l'échange de points de vue, à l'amélioration de la connaissance des autres cultures. Le sport en tant qu'outil ou moyen de diplomatie culturelle a déjà enregistré de nombreux succès. Le lien entre la paix et le sport remonte au JO de l'Antiquité, lorsqu'ils étaient utilisés pour établir une paix temporaire entre des Etats belligérants. D'autres exemples suivront. Cependant, il faut noter que la promotion explicite du sport en tant que moyen de promotion de la paix représente un développement assez récent.

Dans la Grèce antique, le sport était déjà utilisé comme un instrument diplomatique. A l'origine, les Grecs ont créé les JO afin d'honorer le plus grand de leurs dieux, Zeus, dès le IXe siècle avant J-C. Les jeux, qui pouvaient durer jusqu'à trois mois, se déroulaient tous les quatre ans. Ils s'établissaient une trêve entre Etats belligérants, qui envoyaient leurs délégations et spectateurs durant cette période. La compétition permettait également de discuter de l'hostilité inter-cités de manière pacifique, de réunir des congrès politiques ou encore de former des alliances. Le développement du sport moderne, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, prend une tournure internationale dès le départ. Suite à la création du Comité Internationale Olympique (CIO) et l'organisation des premiers Jeux modernes à Athènes (1896), d'autres associations, autonomes, ont vu le jour, telle que la Fédération Internationale de Football et Association (FIFA).

Un premier tournant s'opère dans l'entre deux guerres, lorsqu'Adolf Hitler mobilise les Jeux Olympiques de 1936 à Berlin pour promouvoir son idéologie et sa puissance. Toutefois, le vrai changement se matérialise avec la nouvelle approche de l'URSS. Après la

seconde Guerre Mondiale, les Soviétiques poursuivaient une logique de prestige à travers le sport, et ce à n'importe quel prix. Le sport devient alors une scène de confrontation dans le cadre de la Guerre Froide. Il existe néanmoins déjà à cette époque une certaine marge de manœuvre pour la diplomatie culturelle, le sport étant utilisé parfois pour apaiser les tensions et renforcer la compréhension mutuelle entre l'Est-Ouest. L'exemple le plus cité est celui de la « diplomatie du ping-pong », qui eut lieu au début des années 1970. A cette époque, l'équipe américaine de tennis de table dispute une compétition internationale au Japon. Ils sont invités par la délégation chinoise à visiter la République populaire, un quasi-miracle sachant que les Etats-Unis et la Chine n'entretiennent pas des relations diplomatiques à cette époque. L'année suivante, l'équipe chinoise est à son tour invitée, et dispute une série de matchs dans une dizaine de villes américaines.

Le sport au service de la diplomatie culturelle n'est pas une idée toute fraîche dans le domaine des Relations internationales. Cette section vise à démontrer que le sport peut être utilisé de différentes manières en tant qu'instrument de diplomatie culturelle.

2.1. Le sport au service du *soft power*

Le géopolitologue américain Nye (1990) décrit le *soft power* comme un pouvoir d'attraction qui permet d'atteindre l'objectif souhaité ou d'obtenir le résultat espéré en faisant l'économie des moyens coercitifs. Un pays peut ainsi mobiliser le sport pour promouvoir son héritage culturel, son histoire et pour montrer au monde entier ses qualités et son succès économique⁴⁴. Grâce aux Jeux Olympiques de Pékin 2008, la Chine a par exemple bénéficié d'une reconnaissance internationale, quant à son ancienne et prestigieuse civilisation et sa société en rapide mutation. A côté des critères anciens, Nye (*ibid.*) a établi, au début des années 1990, une distinction devenue classique entre *hard* et *soft power*. Cet universitaire américain spécialiste des questions internationales avait exercé des fonctions officielles dans les administrations Carter et Clinton. Le *hard power* désigne l'utilisation des moyens économiques et militaires par un pays en vue de conduire les autres à faire ce qu'il veut. Le *soft power* consiste à parvenir au même résultat par un effet d'attraction, d'influence, de persuasion. Nye a établi qu'il était plus facile et moins coûteux pour un pays de diriger les autres lorsqu'ils avaient le sentiment de vouloir la même chose que lui ou d'avoir des intérêts partagés. Le *soft power* c'est l'attractivité, l'image positive, la popularité.

Grace au rachat du PSG par le Qatar a bénéficié d'une reconnaissance internationale et un symbole de la mondialisation du football. Dès son arrivée au pouvoir en 1995, l'émir Hamad ben Khalifa Al- Thani a placé son pays dans une perspective de *soft power*. Il ne faut pas non plus oublier les aspects d'ordres pécuniaires, le sport étant également une affaire commerciale importante.

L'organisation de la Coupe du monde de football, des Jeux Olympiques ou même d'événements inférieurs, peuvent générer un bénéfice important dans des circonstances particulières. Certains Etats ont décidé de boycotter les jeux pour des raisons politiques, ainsi que l'ont fait les Etats-Unis en 1980. Ils n'ont pas effectué le déplacement à Moscou

⁴⁴ <http://www.hks.harvard.edu/news-events/publication/insight/international/joseph-nye> 06/03/2023, 21h43.

pour protester contre l'invasion soviétique de l'Afghanistan. Le sport a également joué un rôle dans la stigmatisation et le refus de tolérer le régime de l'Apartheid en Afrique du Sud. En effet, le pays a été banni du monde du football professionnel jusqu'en 1992. De plus, une vingtaine d'Etats africains ont boycotté les Jeux de Montréal en 1976 en raison de la participation de la Nouvelle-Zélande, qui avait permis à son équipe de rugby d'affronter une équipe sud-africaine sélectionnée selon les critères raciaux, quelques mois plus tôt. Les succès remportés par les athlètes ou équipes nationales sont en général très bien reçus par le pays d'origine, voire glorifiés. Ainsi, la victoire du Japon sur les Etats-Unis en finale de la Coupe du monde de football féminine a été interprétée comme un signe du renouveau national et de la fierté retrouvée, après le tsunami et le séisme qui ont touché le pays en mars 2011. Il faut enfin relever un nouveau phénomène lié au sport et au *soft power*. Certains Etats envoient leurs meilleurs athlètes, la plupart d'entre eux étant des superstars mondiales, afin d'assurer leur présence et de bénéficier d'une image positive à l'étranger. Les Américains semblent très actifs dans ce domaine. En effet, le Département d'Etat a mis sur pied un programme allant dans ce sens. La Secrétaire d'Etat Hilary Clinton considère le sport comme un instrument diplomatique efficace, et ce projet fait partie de la vision la plus large du « smart power diplomacy », développée par le Département d'Etat américain et à favoriser la compréhension mutuelle. Ce programme vise à renforcer les échanges culturels.

2.2. « Le sport comme substitut à la guerre »

Cette partie concerne l'analyse de Boniface (2014 : 107-110) à propos de l'influence du sport sur les conflits fratricides. Pour lui, entre la vision irénique du sport vecteur de paix universelle et celle, diabolisée du sport déclencheur de guerre, il y a de l'espace. Celui de la réflexion, de l'étude pragmatique des situations et d'un jugement dépassionné. Le sport est un outil, un outil utile, pas une baguette magique. La seule rencontre sportive ne viendra pas mettre fin à des décennies de haine entre certains peuples. Mais il n'est pas non plus le facteur déclencheur de guerre. Il peut être la goutte d'eau qui fait déborder le vase, mais un vase déjà bien rempli. Et il a plus souvent permis d'écoper pour contribuer à vider des embarcations prêtes à couler.

Les médias nous livrent au quotidien l'écho de conflits qui ensanglantent la planète. Pourtant, le nombre de ces rivalités et celui des victimes diminue aussi. Il y a un écart entre la réalité et la perception. Avant, la guerre était vue comme un malheur stratégique qui faisait partie du paysage. Aujourd'hui, elle paraît inadmissible aux opinions dont le poids est de plus en plus déterminant dans la décision politique. Si on s'appuie sur des données compilées et produites par *l'Uppsala Conflict Data Program et le Peace and Research Insitute (SIPRI)*, on s'aperçoit que la violence armée décroît globalement au niveau planétaire. Certes, il y a toujours une trentaine de conflits ou de crises dans le monde. Certains semblent ne jamais devoir s'éteindre, d'autres changent de sens. L'Afghanistan l'a connu à plusieurs reprises depuis 1979. Au global, ils sont en diminution. Pour cette trentaine de conflits armés dans le monde, ils sont définis comme « des combats prolongés entre les forces militaires de deux gouvernements ou plus, ou contre un gouvernement et au moins un groupe armé organisé » (Boniface 2014 :108). Un conflit est défini comme majeur s'il fait annuellement plus de 1000 morts au combat. Le monde d'aujourd'hui n'en connaît pas plus que six de ce type : Afghanistan, Pakistan,

Irak, Syrie, République démocratique du Congo et Somalie. On peut y ajouter l’Egypte, après le coup d’Etat de l’été 2013. Un conflit est considéré comme mineur s’il fait entre 25 et 999 morts au combat dans l’année. Une trentaine de ces « petites » guerres se déroulent actuellement. Les conflits armés mineurs et majeurs ont diminué de 40% en passant de 51 en 1991 à 31 de nos jours, ils sont concentrés en Afrique subsahariennes, en Asie centrale et du Sud.

Pascal Boniface poursuit en démontrant qu’on dénombre plus d’un conflit interétatique à l’exemple à ce qui oppose la Thaïlande au Cambodge et peut être considéré comme de basse intensité. Il faut ajouter les interventions militaires en Afghanistan, en Lybie, au Mali, en Centrafrique qui relèvent d’une catégorie de différence : les guerres infra-étatiques qui représentent aujourd’hui l’essentiel des conflits contemporains. Les échecs des interventions militaires extérieurs en Irak et en Afghanistan devraient d’ailleurs dissuader les pays qui y ont participé de se lancer dans d’autres guerres à l’avenir. On le voit d’ailleurs en Syrie, où, malgré la dénonciation du régime de Bachar-al-Assad, aucun pays occidental ne soutient l’idée d’une intervention militaire directe. En Lybie, les Etats-Unis ont soutenu l’intervention franco-britannique mais sans y participer eux-mêmes. Contrairement à une autre idée reçue, les efforts de l’ONU sont plutôt efficaces depuis la fin de la Guerre Froide. Les accords de paix sont plus respectés qu’auparavant. Les opinions ont raison d’être choquées et scandalisées par les guerres et leur lot d’atrocités. Mais elles auraient tort de se décourager en concluant qu’il en sera toujours ainsi et qu’on n’y peut malheureusement rien. Car c’est bien les pressions et mobilisations populaires qui expliquent cette diminution tendancielle. Le prix à payer pour une politique belliqueuse est plus élevé qu’avant. L’affrontement sportif va du coup prendre une importance symbolique de substitution aux affrontements d’antan. Le sport ce n’est pas la guerre, c’est ce qui la remplace.

Enfin, les partisans de la thèse « le sport : facteur de guerre » répètent en boucle l’exemple de ce que l’on a appelé la « guerre du football » qui oppose en 1969 le Honduras et le Salvador. Les deux équipes devaient s’affronter pour savoir qui irait à la Coupe du monde organisé chez les voisins mexicains. Les deux matchs aller-retour se sont déroulés dans une ambiance détestable qui a abouti à la fermeture de la frontière entre les deux pays. Deux supporters honduriens trouvèrent la mort. Des milices armées honduriennes, par vengeance, se sont mises à exproprier des paysans salvadoriens installés au Honduras. Le Salvador déclara la rupture des relations diplomatiques avec son voisin. Le 29 juin dans un match d’appui au Mexique, le Salvador valida son ticket pour la Coupe du monde. Les milices honduriennes se vengèrent de nouveau sur les expatriés salvadoriens. Le 14 juillet 1969, l’armée salvadorienne attaqua le Honduras dans une guerre qui dura quatre jours avant que l’Organisation des Etats américains obtienne un cessez-le-feu.

Beaucoup y voit donc la preuve de la folie à laquelle peut conduire l’amour du ballon rond jusqu’à une guerre entre deux pays pauvres et des populations chez lesquelles la haine a été attisée. Mais attribuer au football les causes d’une guerre, par ailleurs d’une ampleur très limitée eu égard au niveau de violence habituelle dans la région est tout simplement une insulte à l’intelligence. Cela revient à confondre l’épisode déclencheur et les origines réelles d’un conflit, le fait et la cause. C’est à peu près du même niveau que d’attribuer au seul assassinat de l’archiduc François-Ferdinand d’Autriche à Sarajevo en 1914 la

cause de la Première Guerre mondiale. Les racines du conflit étaient bel et bien présentes avant même l'affrontement footballistique. A cette époque, le Honduras possédait une faible densité (18 habitants par kilomètre carré), alors que le Salvador était déjà surpeuplé. 300 000 Salvadoriens étaient établis, généralement de façon illégale, sur les terres honduriennes. Comme toujours dans ces cas-là, des tensions ont vu le jour entre des populations qui luttait pour l'accès à la terre. Les autorités du Honduras, déjà en difficulté, ont vu dans un éventuel affrontement un moyen de reconstruire un sentiment d'union nationale et de mettre fin à la contestation interne dont elles étaient l'objet, notamment pour demander une réforme agraire. Détourner les aspirations politiques d'un peuple en désignant un ennemi extérieur est une technique ancienne. Le football a été le prétexte à un affrontement, il n'en a pas été la cause, cet affrontement aurait eu lieu de toute façon.

Mais il est plus facile d'accabler le football que d'expliquer les flux migratoires, les pressions financières, la densité, etc. D'autres exemples montrent, au contraire, que le sport peut servir au rapprochement de rivaux géopolitiques qui cherchent à apaiser leurs relations. Si la guerre Honduras-Salvador ne peut être attribuée à la seule confrontation sportive, les rapprochements diplomatiques dont il va être question ne sont pas attribuables au seul sport. Il a été dans ces occasions un outil utile et bien utilisé.

2.3. La promotion des relations pacifiques par le sport au niveau international

Vincent Mabillard & Dániel Jádi⁴⁵ ont produit un article intéressant sur « Le sport au service de la diplomatie culturelle ». La question fondamentale est : le sport possède-t-il un réel pouvoir de médiation sur la scène internationale ? La corrélation entre le sport et les relations internationales, en tant que pratique politique et champ de recherche, a déjà été largement commentée plus haut. Plusieurs exemples seront mentionnés plus bas, afin de dégager une image plus nette de la situation. Ensuite, il sera démontré que le sport peut être utilisé efficacement au service de la diplomatie culturelle. Il semble exagéré de prétendre qu'il mène automatiquement à des rencontres politiques de haut niveau, et que les dirigeants nationaux ne cherchent pas à assouvir leurs intérêts propres par le biais d'événements sportifs régionaux ou internationaux. En réalité, les deux situations existent. D'une part, lors de tels compétitions, souvent organisées par des associations internationales autonomes, les chefs d'Etats ou ministres ont l'occasion de se rencontrer et de discuter dans un environnement pacifique. D'autre part, ils peuvent renforcer leur prestige et leur fierté nationale, marquer leur ascension sur la scène internationale, et user de leur pouvoir de *soft power* pour étendre leur influence sur le plan régional ou mondial. Un constat général s'impose néanmoins. Le sport a le pouvoir de rassembler des individus et le peuple, en leur donnant la chance d'échanger dans un contexte pacifique.

Le sport a suivi la vague de la mondialisation et fait dorénavant partie de la culture populaire à l'échelle mondiale. En effet, les compétitions continentales, telles que la célèbre *Champion League* de Football, attire des supporters de différents pays, qui se mettent à admirer des joueurs « étrangers » ou appartenant à des minorités ethniques. Dans un tel contexte, le sport peut être rapproché du concept de « bridging capital »,

⁴⁵ https://sportdiplomacy.files.wordpress.com/2011/11/sports-as-cultural-diplomacy_fr.pdf du 06/03/2023, 20h04.

développé par Robert Putman. Cette notion caractérise alors le pouvoir du sport de rassembler des groupes différents au-delà des frontières culturelles. De plus, le sport s'est emparé du petit écran, les Jeux Olympiques et la Coupe du monde de football étant les deux événements les plus suivis à la télévision. Le sport compte donc plus que jamais, et les Etats ainsi que les organisations internationales se doivent de prendre en considération un tel développement.

Si le sport ne peut pas résoudre tous les conflits du monde à lui tout seul, il représente en revanche une opportunité pour les individus, les peuples et les politiciens d'aboutir à un accord de paix, ou au moins d'améliorer la situation. Les exemples cités ci-dessus doivent en tous les cas susciter l'optimisme et envoyer des signaux positifs aux générations futures d'athlètes, de supporters et des dirigeants. Le sport peut donc clairement promouvoir et contribuer à l'émergence des relations pacifiques.

CONCLUSION

Cet article visait à montrer que le sport aujourd'hui ce n'est plus que du sport. C'est de l'émotion, des sensations, des moments de désespoirs, de joie, de fraternité, mais aussi de la géopolitique, de la puissance en version *soft power*. Perçu comme vitrine des pays hôtes souhaitant défendre et améliorer leur image, voire comme une tribune planétaire pour formuler revendications et prises de position, le sport n'a eu de cesse, tout au long de son histoire, d'être le reflet de rivalité géopolitiques, qu'il s'agisse de l'attribution de l'organisation ou du décompte des médailles. En dépit de ce progrès marquant, les tensions demeurent fortes et cet événement n'a en aucun cas provoqué la signature sur le champ d'un accord de paix. De plus, les compétitions sportives engendrent parfois l'éruption de sentiments nationaux et chauvinistes. Elles sont source de fierté patriotique, et d'ailleurs les performances lors d'événements tels les Jeux Olympiques apparaissent toujours la violence physique. Dans les cas les plus extrêmes, la violence physique trouble même le déroulement des compétitions. Bien que de tels agissements, tristes et forts regrettables, ne doivent pas être oubliés, il faut tout de même reconnaître qu'ils ne constituent en aucun cas l'essence du sport et qu'ils restent heureusement secondaires. Il est à noter aussi que plusieurs tournois se déroulent aussi sans heurts, permettant d'ailleurs aux fans et aux joueurs de se rencontrer dans un cadre pacifique et de donner le meilleur sur le court, tout en respectant leurs adversaires. Dans le même temps, les problèmes sont identifiés et considérés comme sérieux par diverses associations, organisations et institutions nationales et internationales, qui ont tout mis en œuvre pour combattre ces plaies sociétales. Des initiatives de paix par le sport ont enregistré de forts succès et ont lancé des signaux positifs pour le futur et de placer les priorités au sommet des politiques étrangères. En sommes, nous dirons que le champ du sport et de la diplomatie tiennent une place majeure dans le monde actuel.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Aron R., 1962**, *Paix et guerre entre les nations*, Paris, Calmann-Lévy.
Boniface P., 1994, *La Puissance internationale*, Paris, Dumond.
Boniface P., 2014, *Géopolitique du sport*, Paris, Armand Colin.

Boniface P. & Verschueren P., 2012, *JO Politiques*, Paris, Jean Claude Gawsewitch Editeur.
Coubertin de P., 1992, *Essai de psychologie sportive*, Grenoble, J. Million.
Ennasri Nabil, « l'Empire du Qatar, le nouveau maître du jeu ? » in *L'observateur du Qatar*, 30 octobre 2013.
Filui J.-P., « *En Egypte, le foot c'est la révolution* » in Rue 89, 3 février 2012.
Morgenthau H., 1948, *La puissance au XX^e siècle*, Paris, CNRS Editions.
Nye J., 1990, *Bound to Lead: The Changing Nature of American Power*, Basic Books, New-York.

Journaux

Le figaro, 20 mai 2011.
Le sport, 9 octobre 1935.
The Economist, 26 mai 2012.

Webographie

<https://geolinks.fr/grands-enjeux/le-sport-et-lesrelations-internationales/> du 06/03/23.
<http://soccernet.espn.go.com/news/story?id=647154&sec=worldcup2010&&cc=5739> du 13/03/2023.
<http://www.hks.harvard.edu/newsevents/publications/insight/international/joseph-nye> du 06/03/2023
https://sportdiplomacy.files.wordpress.com/2011/11/sports-as-cultural_diplomacy_fr.pdf du 6/03/2023.